

# richard morgiève

Richard Morgiève est né en 1950. Sa mère est morte d'un cancer quand il avait 7 ans. Son père s'est suicidé au gaz quand il en avait 13. C'est donc un orphelin de 52 ans qui se présente à nous les mains nues. Avec quelques livres dans son cartable: une trilogie de haine amoureuse chez Calmann-Lévy. (*Sex Vox dominam* en 1995, *Mon beau Jacky* en 1996, et *Legarçon* en 1997), deux romans auto-porno-biographiques à la Dustan version hétéro (*Ma vie folle* et *Ton corps*, tous deux publiés en 2000 chez Pauvert), et un autre tryptique plus intime (*Un petit homme de dos* en 1988, *Bébé Jo* en 2000 et *Mon petit garçon* en 2002). Richard Morgiève n'a peur de rien. Il ne comprend toujours pas pourquoi il vit, alors il écrit. Et au lieu de trouver des réponses, il trouve des éditeurs, puis des lecteurs. Vive la littérature, vive la France !

Superbe blues du père célibataire, *Mon petit garçon* de Richard Morgiève est un livre lumineux en monochrome noir. Soixante pages d'une intense et claire vibration.

*Mon petit garçon* est un livre léger comme l'air est léger, comme une caresse sur un visage aimé est légère dans l'air lumineux qui s'éclaircit. Comme les mots qu'on prononce parfois sont des caresses à peine. Les phrases y sont posées plus qu'écrites, déposées une à une, avec hésitation, avec d'infinies précautions. Elles ne veulent rien affirmer, rien figer, rien dire ou si peu. Elles n'ont rien à dire que leur mouvement pour s'avancer vers ce qu'on ignore toujours. Elles dansent parfois, très légèrement très modestement. Elles dansent pour finir et sont dans l'air de purs mouvements, car tout est vide car on n'est rien, on ne sait rien, on n'apprend pas grand-chose, on ne voit rien. Car on est seul car tout nous échappe et on se retrouve seul, on vit seul, on a tout perdu. Les phrases d'une certaine manière y sont célibataires. Elles parlent de la solitude et de la mort, elles portent en elles le vide de nos vies solitaires, elles disent qu'aujourd'hui un père quitte la maison où son fils vit, un père aujourd'hui n'a pas de maison, il vit seul dans un appartement vide, il s'avance dans sa vie comme sur un fil. A son fils il n'aura rien à transmettre que ce qu'il est. Il s'avancera toute sa vie sur le fil mince de sa vie. Vivra-t-il ? Vivra-t-il autre chose que l'évanescence d'un rêve ? Des questions ici sont posées, avec une grande netteté. Des phrases sont des fils tendus sur un certain néant contemporain. Ecrivant ces soixante pages éblouissantes, Richard Morgiève ne semble assuré que du vide en contrebas de ses phrases. Sans cesse il trébuche dans le vide et se raccroche à ses phrases. Il se jette dans ses phrases

comme on se jette dans le vide, il finit par se dire en tombant dans le mouvement de ses phrases que quelque chose peut être écrit vers plus de paix et de bonheur, il finit par croire à ses phrases et quelque chose peut commencer d'avoir lieu, un mouvement se fait dans l'écriture, un tressaillement, quelque chose comme un ciel s'ouvre à la place du vide. On marcherait simplement au soleil. On serait éperdu d'amour et dans cet amour on s'illuminerait de désir et de promesses. On ne serait plus séparés.

Certaines phrases de *Mon petit garçon* sont un peu ivres, tout semble y être possible, on y entre comme dans les autres phrases mais cela tangué si fort à mesure qu'on avance que tout s'y mêle bientôt, tout s'y trouve transporté de ce qui fait qu'on est vivant malgré tout. Y monte le désir, l'appel violent de la chair parfois et sa douceur, un puissant désir d'abandon, la toute puissance du sexe, son effroi et sa plénitude, son érection. Ce qui fait que ce livre est indécent avec beaucoup de douceur. Ce qui fait que, dans la suite de *Ma vie folle* (Pauvert, 2000), la voix de Richard Morgiève s'y coule au plus intime mais sans jamais céder sur la délicatesse, comme si tout se jouait dans les mots, comme si par le seul choix des mots et leur afflux on allait pouvoir s'en sortir, s'y confiant comme on s'en remet à l'amour, comme on s'y donne, n'en attendant rien, en recevant tout.

On voudrait ne pas raconter *Mon petit garçon*, pour ne pas l'abîmer. Laisser intacte la qualité de vibration de ses phrases. Disons que nous y pouvons contempler ces trois mots, « mon petit garçon », un peu comme on contemplerait les toiles monochromes noires peintes par Rothko à la fin de sa vie. Disons simplement que ce livre est un pur

miracle, de tendresse, de lucidité, d'émotion et d'intelligence. Comme si, au sommet de son art, un très grand chanteur de blues y posait sa voix très douce, infiniment juste et bouleversante. Chantant, nous murmurant à l'oreille son envoûtant « blues du papa ».

moicequi  
compte

Moi, ce qui compte, c'est d'amener le lecteur dans l'intérêt absolu de complicité. Dans mes livres, peut-être des émotions sont-elles en jeu, sans fard ni filet. Le degré de communication dans le domaine primordial, c'est tout sauf facile. Il faut cette porosité de contact. Il faut accepter de pleurer. Un écrivain, c'est un homme qui pleure. Il faut accepter de souffrir parce qu'on a des modèles ahurissants. Ma vie est devenue un cauchemar après l'écriture de *Ma Vie folle*. Si je devais me défendre en tant qu'écrivain, je dirais : « Richard résiste ». Il a pu prouver qu'on pouvait être singulier à une époque où très peu de gens acceptent ce risque d'honnêteté et de témoignage. Et même dans la forme romanesque, je cherche la vérité. L'art est simple, ce sont les abrutis qui font des choses compliquées. Au départ, un bon film ou un bon roman, c'est une idée de merde. Le truc funeste, c'est la manie de la grande idée, surtout au cinéma. Ensuite, c'est la prise d'engagement qui compte. C'est le rapport de force avec le sujet, le rapport d'amour, la volonté de disparition dans le sujet. Le livre qu'on écrit, il faut qu'il fasse réellement mal. Le livre doit être incarné.

.../... Ecrivain je le suis pour la sécurité sociale, c'est tout. Il faut gagner au moins 4.000 francs par mois. Il y a 1800 écrivains reconnus en France qui vivent de leur plume, guère plus de 300 si on enlève les journalistes, les avocats, etc.. Sérieusement, ce n'est ni une boutade, ni de la provocation, (silence). En fait je ne me sens pas écrivain pour deux raisons. Soit parce que l'objectif est trop dur et que j'ai trop de complexes. Ça m'a fait trop mal de me le dire à moitié. Je n'ai jamais profité de mon rêve. À l'école, j'étais toujours le cancre, le débile, l'incapable. Mais je n'avais pas les épaules suffisamment larges pour me révolter. Je suis donc resté un enfant en colère

qui lutte contre le système, son organisation, distribuant les bons points, les prix, les récompenses... Je sais bien, c'est naïf. L'autre explication, c'est que je ne peux pas avoir cette responsabilité à assumer le statut d'écrivain, et ses éloges qui vont avec. Je n'arrive pas à être aussi grand que la bonté me donne. Malheureusement, si je pouvais entendre ces compliments, ça me soignerait. Au fond, comme tous les êtres, je suis intéressé, fourbe, courtisan, un salaud ordinaire, mais en même temps, une partie de moi est sauvage. Dans ma vie, vous allez sourire, j'ai un but de bonté, de charité, de sainteté, de guérison, ce besoin de soins et de sauvetage. Les vrais guérisseurs jadis ne devaient pas accepter l'argent. Alors peut-être que je suis lié à cette pratique : l'argent, en guise d'éloges, je ne peux l'accepter...

# morgiève richard

Richard Morgiève est né à Paris le 9 juillet 1950 à 4 h 05, rejoignant deux demi-sœurs et un demi-frère. Cancer ascendant cancer donc : le signe de l'imagination, du rêve, de la maison ; l'attrance aussi vers la mer. De l'imagination, il en fallut à l'écrivain pour réinventer sa famille, ce qu'il a magnifiquement incarné dans *Un petit homme de dos*. « En fait, je n'ai jamais su qui était mon père, d'où il venait », explique songeur Morgiève. Il y a comme un halo de mystère autour de Stéphane Morgiewicz, « mystificateur-né, fabricant de chimères ». Seule certitude, il serait né en 1909 à Varsovie, et encore... Sans être mythomane, « papa racontait des histoires différentes. Il devait avoir peur de quelque chose ». L'écrivain soupçonne que son père a pu être mêlé à des affaires d'espionnage. Le plus invraisemblable, c'est qu'un travail d'investigation a été mené sur *Un petit homme...* « Ce fut un grand choc. Tout ce que j'avais intuité était juste. » Le père parlait six langues, dont le yiddish. Il avait une étrange passion pour



l'Allemagne. Ses amis le disaient juif, ce que l'intéressé a toujours nié. Un peu canaille, un peu bandit, il fit fortune en Ardèche pendant l'Occupation grâce au marché noir avec les nazis. L'argent aidant, il réussit même à obtenir sa naturalisation puis à franciser son nom en se faisant adopter par son beau-père... Après la Libération, il recycla l'argent sale dans le commerce de la confiserie, via une société de correspondance. Souvenirs plutôt sucrés : « Peu d'enfants ont mangé autant de bonbons que nous ». La branche maternelle est plus lisible. La mère est issue d'un milieu très modeste. Née à Saint-Etienne, elle habitait avec sa famille en Ardèche. Un peu de couture. Veuve-mère, à 24 ans. « Si mon père était cultivé, maman ne savait pas écrire trois phrases. Mais elle était très jolie. Sa beauté a été une façon de sortir de son destin ». L'enfance de Morgiève est loin de ressembler à un conte de fées. Plutôt « une maladie honteuse ». Il a 4 ans lorsque la famille quitte Paris et la rue Beaubourg pour Lyon. Le père, ruiné par une sordide reconnaissance de dette, achète un bouchon. C'est le début des lendemains qui déchantent. Fini la vie de château, la gouvernante anglaise, les trois bonnes, les bijoux et chapeaux d'Andrée. La mauvaise saison s'installe. Le père est brisé, détruit, amer d'avoir tout perdu. Le cancer ronge déjà le corps de la mère. La maison devient un enfer. « Papa faisait peur aux gens. Sa violence, décuplée par la boisson, ça m'a toujours marqué. Il nous terrorisait simplement avec les prémices de sa colère ». Pour autant, la figure paternelle reste un modèle. Sa façon de s'habiller, son luxe, son cynisme, ses remarques glaciales, son caractère imprévisible intimident l'enfant. « C'était un personnage littéralement nietzschéen, au-delà du bien et du mal. Même les derniers jours de sa vie,

malgré la déchéance, il gardait une image christique, une image d'ange en perdition ». Le père transmet à son fils l'autorité, la façon de parler comme un homme, l'impudence aussi. Morgiève pourrait parler des nuits entières de son père. « Papa a inventé pour moi le roman. Il a surgi de rien, il est parti dans rien et dans ce peu de temps que nous avons passé ensemble, il m'a appris la terreur, ce qui n'est pas convenu. Finalement, il m'a appris la littérature sans les mots ». Aujourd'hui, Morgiève avoue ne plus faire de différence « entre lui et moi ». Dans cet univers à la Dickens, l'enfant tente d'échapper à la réalité, à cette catastrophe d'être né. Petit, il rêvait d'être pilote de chasse, conducteur de poids lourds ou écrivain. Les livres constitueront un précieux isolant. « Je les lisais et relisais faute d'argent ». Entre 8 et 12 ans, il tombe sous le charme de la célèbre trilogie de Mary O'Hara, consacrée à une famille de chevaux et à leur jeune maître (*Mon Amie Flicka, Le Fils de Flicka, L'Herbe verte du Wyoming*). Adolescent, ses lectures frénétiques -« quatre à cinq bouquins par jour »- le conduisent à Zola, Nietzsche, Bazin, Cesbron, Balzac, Rigaud, les surréalistes... « Tout était mélangé, ça m'a sûrement aidé ». Dans cette boulimie, deux auteurs auront changé sa vie : Michaux avec *Plume* et Céline. « Je ne suis pas un fana de l'auteur du *Voyage*...mais franchement à 16 ans, ce fut un choc. Enfin des bites, enfin de la merde, enfin une littérature qui sentait quelque chose ». Côté école, ce n'est pas fameux. Il triple sa 5e à Lyon puis à Villefranche-sur-Saône, à l'internat Claude-Bernard, où son père l'a placé. Une année de cauchemar. « Mon père a fait ça parce qu'il savait qu'il allait se flinguer ». Au couvent, les repas sont immondes, les professeurs le traitent de cancre. « Ça m'a toujours poursuivi d'être assimilé à un

idiot. Je me sentais obligé d'apprendre le dictionnaire par cœur ». Une tâche indélébile. « Quand j'ai eu 20 ans, je voulais leur casser la gueule à ces enseignants. Puis j'ai pardonné. Ils m'ont rendu service parce qu'ils m'ont mis en colère ». À la mort du père, en 1963, l'adolescent est élevé par sa tante maternelle à Lyon. Il y restera jusqu'à l'âge de 18 ans, avant de partir rejoindre sa sœur aînée à Versailles. Il poursuivra sa scolarité (sa terminale) au lycée Hoche. Juste quatre mois. « Il était hors de question d'avoir un diplôme. J'étais dans l'incapacité à affronter une sanction ». La peur du ratage, toujours. Viennent alors les années de galère et de grande liberté. C'est l'époque de la débrouille. Morgiève cumule aussi les petits boulots : colporteur, fort des Halles, standardiste, chauffeur-livreur, vendeur d'encyclopédies... À 20 ans, il se marie (il le fera deux autres fois). C'est à cette époque, en 1970, que Morgiève fait ses premiers pas en littérature, par la petite porte... Depuis l'âge de 13 ans, après la mort du père, il écrit beaucoup, des centaines de poèmes. « J'étais très innocent ». Son recueil intitulé *Porte à l'envers* est publié à compte d'auteur par La Pensée universelle, « une bande d'escrocs ». « Je m'en souviendrai toujours de cette mention sur l'enveloppe qu'ils m'ont envoyée : homme de lettres ». Un peu honteux, le rêve brisé, Morgiève se console : il se promet de ne plus écrire pendant dix ans. Le champ de la privation est étendu à la lecture ; également, chose plus surprenante, au cinéma. « J'étais interdit de films jusqu'en 1976. Ma femme était trop jalouse pour que je puisse voir d'autres femmes qu'elle ». (rires). Ce qui lui causera, plus tard, quelques situations embarrassantes... À 21 ans, si peu confiant « à affronter le réel », Morgiève poursuit ses plans « bizarres et

marginiaux ». Il travaille dans un garage derrière Orly, à Athis-Mons, dirigé par un ex-repris de justice, tombé pour trafic de Ferrari. Souvenirs canailles. « J'ai trempé dans leurs magouilles en permanence ». Cette expérience interlope, il s'en servira pour l'écriture de son premier roman *Des femmes et des boulons* publié en 1987 chez Ramsay. Le livre sera vendu à 96 exemplaires... Morgiève en sourit encore : « J'ai calculé, l'éditeur aurait épuisé les 3000 exemplaires en 2020 ». Mais là n'est pas le plus important. « Ce boulot de mécano m'a fait renaître. A force d'être vide, je serais mort » avoue-t-il. La voie de la débrouille n'est pas terminée. Après avoir vissé les boulons, Morgiève repeint pendant deux ans des appartements. Il se lance ensuite dans la brocante, sans rien y connaître, puis fonde une petite structure de débarras de caves. Il s'entoure de quelques bras, « fainéants et déjantés ». L'un vivait dans un sac de couchage pour ne pas dépenser de calories, faute d'argent. Il deviendra un futur flic des Renseignements généraux. Un autre le rejoint parce qu'il roulait en Hotchkiss, « la bagnole de mon père ». Un troisième, le contremaître, s'appelle Jean-Pierre Galland et présidera les destinées du collectif français pour la défense du joint. « C'était un métier magnifique. La recherche du trésor, la découverte du filon ». Sûrement aussi une bonne psychanalyse : faire table rase du passé, nettoyer les fondations. « Mes caves étaient nickel. Plein de merde au départ, propre à l'arrivée. Contrairement à la littérature... » Morgiève dit que c'est la plus belle période de sa vie. Elle durera cinq ans. « Une vraie histoire d'amitié. On était forts, invincibles. On avait le sentiment d'être vivant, mais complètement déphasés, on courait après les fachos avec des pelles ». Le 30 juin 1979, il cède l'affaire à son

associé. Presque dix ans ont passé. Son vœu peut se réaliser. Il veut écrire. Le premier galop (poétique) oublié, Morgiève choisit le polar « parce que papa ne lisait que des Série Noire ». Son premier texte *Allez les verts* est publié en janvier 1980 par les éditions Sanguine. Entretemps, Fleuve noir, qui a reçu le manuscrit, se montre également intéressé. « On m'avait donné les notes du comité de lecture. Ça allait de 1 à 8, de l'attaque la plus féroce à l'éloge la plus remarquable », sourit-il... Prémonitoire. Morgiève séduit ou irrite, toujours. Quelques mois plus tard, le polar bien accueilli, son sens du dialogue remarqué, l'ancien mécano et videur de caves se retrouve dans le bureau d'un producteur, Véra Belmont. « Me voilà au charbon, c'était incroyable ». Morgiève débute ainsi sa carrière de scénariste dans le cinéma, tout en continuant à creuser le filon du noir. Il a 30 ans. A son actif : six films crédités (dont son propre *Fausto* adapté par Rémi Duchemin, *Légitime Violence* de Serge Leroy, *Tiré à part* de Bernard Rapp...) « trois ou quatre en tant que nègre », deux téléfilms, et une vingtaine de projets non tournés. Son plus grand bonheur restera sa collaboration avec le réalisateur américain Robert Kramer sur *Diesel* en 1985, politique-fiction nourrie d'activisme. Morgiève se souvient : « Ce fut une rencontre extraordinaire. On buvait du whisky au mètre (rires). Pour moi, Kramer est un monument dans le cinéma, j'adorais *Ice* par exemple ». Morgiève goûtera plus tard à d'autres expériences. C'est à lui que l'on doit par exemple l'histoire de *L'Enfant-lion* de Patrick Grandperret. Ce joli conte africain était déjà tourné, il ne manquait plus que les mots. Faux cabotin, Morgiève jouera aussi les figurants sur les plateaux. On a pu l'apercevoir quelques scènes durant, squatter et tatoué, dans *Femme d'extérieur* de Christophe Blanc avec Agnès

Jaoui. Pour autant, ses contributions pelliculées apparaissent davantage comme un intermède, un décontractant, convaincu que « si je voulais écrire, le cinéma n'était pas le bon endroit ». Ni le polar d'ailleurs. Après *Des femmes et des boulons* en 87, il enchaîne immédiatement *Un petit homme de dos*, pour parler de son père. Puis *Fausto*, en 1990, histoire cocasse et heureuse d'un orphelin recueilli par un tailleur juif. De livre en livre, d'éditeur en éditeur (de Paul Fournel à Maren Sell), d'anges en démons, du matin au soir, Morgiève construit son œuvre en cours. Une affaire de vie et de mort où la renaissance est un perpétuel recommencement.

écrire/  
écrivain

**Écrire, c'est d'abord s'occuper de sa propre** ignorance. C'est pourquoi il est prétentieux de vouloir être intelligent. Écrire, c'est essayer d'être moins con. Inutile de faire une référence en citant Machin: ça, c'est faire le singe. Ecrire, c'est essayer de se comprendre, de prendre ses responsabilités.

\

**Je me situe en dehors de ces nouvelles vagues** d'écrivains, probablement parce que j'écris depuis plus longtemps, que nous poursuivons des objectifs différents et que je ne suis pas « médiatique » sauf depuis peu, mais cela est tout à fait involontaire.

/

**L'écrivain, comme chacun, n'est pas un être** unique, je veux dire par là statique. Mon écriture évolue au fil de ma carrière et des événements déterminants de mon existence. L'histoire de ma vie personnelle et celle de ma vie professionnelle sont une et indissociables ; ce qui marque la sphère intime conditionne tout le reste, c'est à dire mon activité d'écrivain.

\

**L'écrivain dit la vérité mais tout ne peut être** exposé en lumière, il est normal que certaines choses restent dans l'ombre. Il faut bien protéger les enfants, par exemple, les préserver.

/

**L'écriture c'est guérir soi, c'est aider l'autre.** Ecrire doit permettre d'avancer en soi et vers soi, de reconstituer son Je, et si cela doit permettre d'aider celui qui vous lit...



**biblio**

**\_graphie**

\*ouvrages disponibles  
à la médiathèque

- Allez les verts, Sanguine, 1980
- Branqu'à part, Sanguine, 1981
- Chrysler 66, Sanguine & Albin Michel, 1982
- Sympathies pour le diable,  
Sanguine & Albin Michel, 1983\*
- Gare indienne de la paix, Engrenage, 1984
- Des femmes et des boulons, Ramsay, 1987
- Un petit homme de dos, Ramsay, 1988 ;  
Éditions Joëlle Losfeld, 1995 ; Pocket, 1999\*
- Fausto, Seghers, 1990 ; Robert Laffont, 1993 ;  
Pocket, 1993\*
- Andrée, Robert Laffont, 1993 ; Pocket, 1994\*
- Cueille le jour, Robert Laffont, 1994 ;  
Pocket, 1997\*
- Sex vox dominam, Calmann-Lévy, 1995 ;  
Pocket, 1998\*
- Mon Beau Jacky, Calmann-Lévy, 1996\*
- Legarçon, Calmann-Lévy, 1997\*
- Tout un oiseau, Pauvert, 2000\*
- Bébé-Jo, Joëlle Losfeld, 2000\*
- Ma Vie folle, Pauvert, 2000\*
- Ton Corps, Pauvert, 2000\*
- Deux mille capotes à l'heure, Pauvert, 2001\*
- Mon petit garçon, Joëlle Losfeld, 2002\*
- Ce que Dieu et les anges, Pauvert, 2002\*
- La demoiselle aux crottes de nez,  
Joëlle Losfeld, 2001\*

mon  
petit  
garçon

Mon petit garçon est blanc dans l'obscurité, il dort souvent les bras rejetés en arrière. Je pose un baiser sur ses lèvres, sur son front. Mon petit garçon grandit, mon petit garçon rit, mon petit garçon. Mon petit garçon repose, je vais le voir à pas feutrés. Il semble luire dans l'obscurité, je me baisse vers lui comme les lèvres assoiffées vont à la source pure. Je ne peux même pas parler de mon émotion au fond. C'est mon petit garçon. J'ai été un petit garçon ? Je regarde mon petit garçon et ne me souviens pas de moi petit garçon, ou si peu, et je pense que lui plus tard ne se souviendra pas de lui petit garçon. Mon petit garçon, tout petit, était déjà un petit garçon un peu en retrait, un petit garçon assis à l'écart sur le bord des bacs à sable. J'ai pensé que mon petit garçon me ressemblait, j'ai pensé que ça serait bien qu'il soit moins contemplatif, un peu plus dans l'activité. Mon petit garçon change, maintenant il se lance dans des jeux où son corps va chercher la réponse de l'aventure. Mon petit garçon est ma frontière d'avec toute fin. Je le sais, mais en ce moment je suis fatigué de lutter. Il faudrait que j'arrête de lutter et que je vive, calme, acceptant la vie. Je devrais le faire pour mon petit garçon. Quand je dis Mon petit garçon tout est beau et douloureux et calme et terrible en moi. Quand je dis Mon petit garçon, je ne peux rien dire de plus beau.

.../...

Mon petit garçon.

Pour ces trois mots, toute ma vie. Et à chaque fois que je les dis, je disparaissais. Je suis ces trois mots ? Plus exactement je suis contenu en eux. Bébé, il a tété le lait de sa mère pendant neuf mois, je ne sais pas ce que ça lui a donné de plus ou de moins. J'imagine que le souvenir du lait de sa mère est partout diffusé dans son corps, et son âme. Je l'espère comme on quitte tout père dans tout processus de vie. Le père est fait pour être abandonné, je le sais. Je le sais en moi. J'ai vu mon père. J'ai été père. Les pères sont utiles inutilement. C'est tout le champ de leur action. Et je me jette sur le sol et je trempe la moquette rouge comme une biscotte dans du vin et le ciel est ce qu'il est et je ne suis pas ce que je suis. Je suis en deçà, je ne suis pas là, je suis ? Je deviens méchant, un peu. Plus jamais je ne pourrai vivre avec une femme et son enfant ou ses enfants. Je ne veux pas trahir mon petit garçon. Je vivrai donc seul. Je ne pourrai pas voir un enfant devant moi et savoir que je ne peux pas voir le mien. Je vivrai seul. Je ne partagerai plus ma vie ? Sûrement. Je vivrai seul, avec mon petit garçon quand il sera là. Tout se paie. Je vivrai seul. Je viens de le comprendre. Ça m'a aveuglé dans la nuit. Je me suis éveillé et je savais que je ne pourrai plus rien partager avec une femme. J'ai été à la fenêtre, voir quoi ?

ex

**\_traits**

Le Champ de l'Alouette  
17 rue Ramponeau  
75020 Paris  
tél: 01 43 49 51 45  
france.jolly@free.fr

Depuis 1998, la compagnie « Le Champ de l'Alouette » vous propose au gré de ses coups de coeur des lectures-spectacles tirées de textes d'auteurs contemporains. Nouvelles, récits, pamphlets, mais aussi textes dramatiques. Le choix se fait sur l'impulsion de nos goûts pour le plaisir du partage. Donc lectures chorales, déambulatoires, acrobatiques à une, deux, trois ou huit voix selon les textes.

La compagnie « Le Champ de l'Alouette » emploie des personnes dont le métier, qu'ils soient techniciens, comédiens, scénographes, régisseurs, s'inscrit dans une discontinuité de l'emploi. Les périodes dites « creuses » sont des périodes intensives de gestation des spectacles, des lectures, de montages de dossiers pour les projets. Ce temps si « précieux » vous permet de découvrir un travail particulier, nous permet, grâce au régime d'assurance chômage, de travailler relativement correctement. Si le nouveau protocole du 26 juin 2003 est mis en application, la Cie « Le champ de l'Alouette » comme bien d'autres compagnies, ne pourra plus travailler.

# france jolly

« Après une formation de comédienne (conservatoire d'Amiens, Études Théâtrales à Censier, Atelier Raymond Rouleau, Blanche Salant), j'ai travaillé avec diverses compagnies. Mis en scène des textes pour la Cie « Le Champ de l'Alouette ». Lectures, lectures/spectacles, spectacles, c'est par la lecture et la découverte de textes (pas nécessairement écrits pour le théâtre) contemporains que j'ai eu cette envie de partage. Et puis sont venus le travail, l'interrogation, la recherche. C'est en montant « Lire, esquisse sociophysiologique de Georges Perec » (tiré de « penser/classer ») qu'un univers s'ouvrait encore. Le texte lui-même faisait corps, il devenait décor et provoquait le voyage des acteurs sur scène. Aujourd'hui mon souhait est de passer à l'étape de la commande à un auteur. Comment son travail et le nôtre (acteurs, metteur en scène) vont se rejoindre sur le plateau, pour parler d'un sujet commun, comme avec « Les Samothraces » de Nicole Caligaris les codes du monde du travail comme métaphore du monde dans une fiction pour trois acteurs. » / france jolly / 2003



le  
champ  
del'alou\_  
ette

illustration de couverture  
par alice charbin